

Etude Bosquienne

Selon

Malicroix (I)

Ryôichi KATSUNO

Pour un lecteur qui suit chronologiquement l'œuvre d'Henri Bosco, il serait bien facile de se persuader que depuis *Le Mas Théotime* (1954) s'y ajoute un élément considérable qui règnera jusqu' à la fin, c'est-à-dire à *Une Ombre*, roman posthume et inachevé, sur son cosmos esthétique. Cet élément, ayant flotté comme une sorte de pressentiment depuis le début de sa carrière littéraire, finit par y prendre une expression convenable et concrète; c'est le sujet de la *lignée*.

Comme de juste la lignée a derrière elle une chose, chose formant le centre magnétique de l'espace bosquien: maison. Parmi toutes les choses qui s'y situent, elle est, peut-on dire, celle la plus voluptueuse et donc la plus favorable à devenir le médium entre l'humain et le non-humain. De plus elle-même est une humanité, et quelquefois elle oublie sans aucun regret ses habitants pour vivre de sa propre vie. Ainsi le narrateur d'*Hyacinthe* (1940), devant une maison abandonnée, murmure:

Après quarante ans d'abandon, elle ne pouvait plus abriter les hommes. Elle les avait oubliés. Sans doute avait-elle fini par vivre en elle-même. p.61.

Toutefois soit abandonnée, soit habitée, en elle un phénomène a lieu sans discontinuer; dans une maison se fait l'accumulation de toutes les histoires, par exemple celle des êtres et des choses qui s'y trouvent le long des générations, ou bien celle d'elle-même, car «une maison vit comme vit un homme.»⁽¹⁾ Là, il y aurait un amas de vies, de morts, de plaisirs, de plaintes, de réminiscences, d'oublis... En effet la maison respire en entraînant les autres présences qu'elle embrasse, comme fait le monde. «Rien en ce monde n'est construit qui ne soit, si l'on cherche bien, à l'image du monde, et l'homme comme la maison, la maison comme l'homme.»⁽¹⁾ Donc chez Bosco la maison est située au niveau de notre monde où se déroulent de temps immémorial toutes les scènes de l'humanité. Le narrateur du *Jardin d'Hyacinthe* (1946), contemplant son mas solitaire⁽²⁾ un soir hivernal, écrit:

Une immense pluie sidérale criblait d'astres brillants le ciel profond de février. Des trains d'étoiles s'élevaient sur l'orient nocturne. A travers l'air limpide [...] les constellations [...] transportaient la vie des vieux mondes dans la lumière zodiacale.

Sur la terre, dans mon mas, aussi vieux, me sembla-t-il soudain, qu'une antique planète, s'était formé à mon insu un petit monde merveilleux en communication avec les autres mondes. Et j'étais arrêté, tout ému, devant cette découverte soudaine, ne sachant comment j'entrerais dans cette

maison, où sept pauvres chandelles brûlaient, derrière les fenêtres avec l'étrange beauté étoilée. p. 96.

Ici la maison se fait prendre dans l'envergure cosmologique; son toit se compare au firmament et son plancher à la terre, et sept chandelles, même pauvres, évoquent l'image de la Grande Ourse. Ainsi un simple acte de monter et de descendre dans la maison est considéré comme celui qui possède une échelle universelle. Quant à cet acte nous étudierons un jour, parce que monter et descendre,⁽³⁾ c'est-à-dire agir dans l'ordre horizontal, c'est l'action allégorique qui symbolise la phénoménologie ambivalente de la sphère bosquienne. Monter, cela veut dire la volonté de se diriger à la lumière et descendre, celle de cheminer aux ténèbres, quoique dans les deux cas il y ait toujours le travail diabolique de la dynamique qui est inhérente à la sphère de cet écrivain.

Alors quel aspect a en général la maison élevée par Bosco? Au cours de nos recherches elle se montrera tantôt bénigne tantôt malicieuse. On peut dire qu'une maison doit son aspect, aspect moral et corporel, à celui des habitants et des fréquentants. C'est la marque fatale qui la caractérise pendant beaucoup de siècles. Pourtant le problème n'est pas si simple; chez Bosco cela deviendra plus grave et plus hallucinant. Plus tard nous en traiterons minutieusement, et maintenant nous nous bornons à présenter l'aspect ambivalent de la maison bosquienne. Un autre narrateur⁽⁴⁾ de *L'Antiquaire*(1954), résidant une nuit dans sa bastide de la Provence autour de laquelle se déchaîne une tempête automnale, écrit sur la faculté maternelle de sa demeure:

Quand l'asile est sûr, la tempête est bonne et, avec du feu, un livre, une lampe, quelle chance que le vent pleure, que la pluie se lamente et que la pinède, plus haut, sur le plateau désert, élève et abaisse la voix comme la mer déferlant le long du rivage... On frissonne, mais de plaisir, car l'on sent près de soi le calme génie du refuge, dont la présence est toujours chère à l'homme. Il veille[...]. Il protège le toit et l'âme, le feu et le songe. p. 374. (souligné dans le texte)

Nous pouvons y lire, de la part de l'homme, un égoïsme innocent du protégé qui se donne aux mains rassurantes d'un grand être et une rêverie méditative et paisible se communiquant d'une façon morale comme corporelle avec le génie du protégeant, et de la part de la maison, une image héroïque comme le combattant contre la force destructive du dehors et une physionomie maternelle qui embrasse et contemple les vies du dedans. Pour celui qui s'abrite dans la maison inexpugnable, plus la violence du dehors devient effrayante, plus le bien-être devient grand; et le sourire aux lèvres il peut écouter la tempête en méditant l'image pathétique de son asile et en s'emmailotant de la douceur qui lui vient du feu tranquille de la cheminée. A ses oreilles, même le gémissement des arbres et des fils électriques et le roulement de tonnerre accompagnant des échos persistants, ce sont plutôt les facteurs qui lui rassurent le repos de l'âme, lequel fonctionne favorablement à l'arrivée d'une rêverie paisible. Ci-dessous nous assisterons souvent à ce phénomène psychique.

Comme cela, dans la maison bosquienne il y a sourires naïfs, paroles amicales, c'est-à-dire paix teintée de songes bienheureux. On peut donc, comme un rêveur solitaire, s'y abandonner sans aucune gêne. C'est un des aspects qui caractérise la maison bosquienne.

Cependant dans le monde ambivalent d'Henri Bosco, cela n'est qu'un aspect; là il y en a toujours un autre. Dans le récit demi-autobiographique *Tante Maritine* (1972), le narrateur, en hésitant devant la porte entrebâillée, murmure :

On n'y [=dans la chambre] pénètre pas sans quelque appréhension, même en plein jour. Quelqu'un vous y guette. Tout enfant je portais déjà ce sentiment étrange d'un danger inconnu si vif qu'avant d'entrer dans la maison. p.239.

Une fois entré dans l'espace comme cette maison de *Tante Maritine*, le héros ou le narrateur⁽⁵⁾ se sent souvent rejeté au milieu d'un champ magnétique et y surveillé par toutes sortes de présences insaisissables qui cachent jalousement leur nature sous la masque anonyme et la volonté énigmatique. Il y est en butte aux regards persistants en ne sachant d'où ils émanent. Naturellement l'invisible se place, contre le visible, sur un meilleur terrain où celui-là s'impose facilement à celui-ci. Pour le héros ou le narrateur c'est un sentiment si désagréable que quelquefois il est à deux doigts de la folie; il tombe tantôt dans une impulsion aveugle tantôt dans une impuissance insidieuse, bien que ce soient deux expressions du même état d'âme.

Cet état d'âme qu'éprouve le narrateur de *Tante Maritine* devant la chambre dans laquelle se cachent, imagine-t-il, d'obscurs dangers, cela ressemble au sentiment dont fût surprise l'humanité primitive en face de quelques présences sans nom, dans lesquelles elle reconnût une divinité de bonne ou mauvaise volonté. Pleine de curiosité et de peur elle se mit en route pour le voyage de la connaissance. Pourtant en elle il régnât presque toujours un malaise difficile à chasser, car avec les présences anonymes elle ne trouvât aucun moyen de rivaliser. Seulement au cours de ce voyage, elle pût devenir initiée au secret de l'univers et deviner n'importe quels présages qui échappent au sens des vulgaires modernes. De même les personnages de Bosco obtiennent d'une façon presque innée la faculté de pressentir l'existence d'une sorte de divinité. Cette faculté, obtenue par échanges et rencontres avec des signes apparemment banals, fait d'eux les privilégiés, privilégiés capables de capter les ondulations qu'émettent les invisibles, les inaudibles, les intouchables, bref les innommables. Cela aurait lieu dans un champ si tendu, exhorté le contact quotidien avec une autre image de notre monde. Dès lors, en jouissant de cette faculté qui a souvent une tendance à la nature sinistre, on ne pourrait plus être d'humeur à vivre dans la sagesse traditionnelle, et chez soi s'invêtérerait un pli de ne regarder les choses que sous l'angle primitif. On se plongerait au fin fond de soi comme dans la substance des phénomènes, car connaître soi-même, c'est de participer au secret des choses, maintenant que l'on s'assimile bon gré mal gré à la nudité de chaque présence. Son antenne, aiguisée à l'extrême, ne laisse pas de

distinguer la plus mince nuance du monde extérieur. Par exemple dans *Sabinus* (1957) le berger Arnaviel, entraînant le troupeau sur le retour des Alpes, contemple le ciel étoilé et se sent saisi d'une inquiétude ineffable. Écoutons le dialogue entre lui et sa maîtresse Philomène :

— Le temps est bien beau, disait Philomène.

— Oui, c'est ça, il est beau, répondit Arnaviel un peu pensif. p. 195.

Nous pouvons lire dans ce simple dialogue leur crainte d'un événement inconnu qui se tient quelque part aux aguets. Peut-être le temps est trop beau pour que s'endorme leur antenne qui s'exerce pour « observer les signes précurseurs du vent, de la pluie, de l'orage »⁽⁶⁾ et surtout de l'événement anonyme. Et « à qui sait beaucoup de choses »⁽⁶⁾ « trop de sérénité »⁽⁶⁾ fait entrevoir le visage malicieux ou monstrueux de l'univers.

C'est cette espèce de personne qui réside dans la maison d'Henri Bosco. En plus la situation ne se borne pas là ; elle prend d'aspect beaucoup plus compliqué. Mais par quels facteurs ? Avant que nous y touchions un peu, lisons deux ou trois phrases riches de significations dans ce sens :

J'étais entouré de gens qui possédaient au plus haut point la faculté de se rendre invisibles. *Le Sanglier* (1932) p. 101.

Je sentais tout autour de moi une mystérieuse surveillance. *Un Rameau de la Nuit* (1950) p. 24.

La maison a des murs, des couloirs, des portes, et tout vous y guette [...]. Et qui vous surveille avec malveillance a la complicité effrayante des murs, des recoins, des placards mi-clos... *Un Oubli moins profond* (1961) p. 317.

Dans la maison bosquienne où demeure⁽⁷⁾ le héros ou le narrateur qui, comme nous venons de voir, possède l'antenne excellente pour déceler ce qui se cèle sournoisement, il se sent contraint, (hélas !) à cause de son antenne-là, d'être mis au milieu des présences sans visage ni nom ni expression ni sentiment de notre monde familier. Et ces présences —humain, bête, objet ou bien abstrait— jouissant d'une fonction particulière aux génies du monde ténébreux, se pelotonnent dans d'obscurs desseins et les manœuvres occultes et envoûtent le héros ou le narrateur par la surveillance mystérieuse. Entouré du silence⁽⁸⁾ plein de mille bruits qu'émanent les présences en question, en vain il cherche d'abord à en découvrir la nature et ensuite à s'échapper de la sphère ensorcelante, car malgré la faculté de deviner les nuances difficiles à expliquer raisonnablement, il aime toutefois le « monde plein, indubitable sans confusion »⁽⁹⁾. où il pourrait mettre sa « pensée au net »⁽⁹⁾. Ainsi déclare le narrateur de *L'Antiquaire* :

Trop de desseins obscurs et de personnages occultes m'enveloppaient pour que parvint à mon esprit une explication décisive. p. 346.

Atmosphère étouffante d'où, à la fin de tant de patiences et de latences,

viendra le déchainement qui deviendra ensuite le drame de l'aventure à la Bosco. Et avant tout il serait improbable que le narrateur délaisse cet espace, car il existe déjà entre l'un et l'autre un pacte intime qui les a rendus proches et complices. Le plaisir presque pervers qui baigne le narrateur serait si tenace. Comme de juste c'est la tendance dominante de Bosco même. Dans *Le Jardin de Trinitaire* (1966), *souvenirs III*, il écrit :

J'aime pénétrer jusqu'au fond des âmes, bonnes ou mauvaises [...]. p. 15.

Et ensuite :

Rien ne m'était plus cher, enfant qu'on laissait si souvent solitaire, que de profiter de ma solitude pour y attirer les êtres qui rôdaient autour. *ibid.* p. 91.

En tous cas, voilà un autre aspect de la maison bosquienne. Aspect obscur, sournois et lugubre qui vous capture par l'ambiguïté intentionnelle. Et concernant la nature des présences qui y grouillent, nous éclaircirons au cours de ces recherches.

Comme nous avons déjà indiqué, dans n'importe quelle maison il a lieu sans discontinuer le travail d'une sorte d'accumulation de toutes les présences organiques comme inorganiques, chargées de beaucoup d'histoires. D'où vient le génie de la lignée qui mit dans son joug inviolable la postérité.⁽¹⁰⁾

Alors dans la littérature d'Henri Bosco qui se caractérise, comme nous avons répété, par l'ambivalence, quelle forme nous montre le sujet de la lignée? Pascal Dérivat, héros-narrateur du *Mas Théotime*, réfléchit, en faisant mention du voisin ennemi Clodius, sur sa propre nature et écrit :

[...] Clodius est mon cousin et, bien qu'on m'ait élevé à la ville avec une réelle douceur, je n'en ai pas moins reçu en partage cette sauvagerie. p. 10.

Et quant à l'éclat de sa violence inconcevable,⁽¹¹⁾ les gens en jugent la cause en usant de cette expression : «*le sang des Clodius avait parlé.*»⁽¹²⁾ *Le Mas Théotime* est une histoire qui se base sur les deux familles : les Dérivat et les Métidieu. Cela est en effet un sujet qui coule au milieu de ce roman, mais il y en a un autre peut-être plus important, nous le pourrions savoir par ces deux épisodes sur le caractère contradictoire du héros-narrateur. Cet autre sujet —sujet des deux sangs qui coulent dans une seule personne, en la lançant dans un remous pathétique— deviendra le pilier fondamental de *Malicroix* (1948) dont nous allons traiter dans cet essai.

A peine feuilletons-nous *Malicroix* que nous nous trouvons lancé en plein milieu du sujet essentiel de ce roman. C'est d'abord sous la forme du climat qu'apparçût le thème de la lignée. Nous sommes en face des deux climats bien contrastés qui entouraient chacun de génération en génération les deux familles : les Malicroix et les Maigremut. Cornélius Malicroix, défunt grand-oncle maternel du héros-narrateur, vivait «*au milieu des étangs, en compagnie de quelque pâtres aussi durs et aussi sauvages que lui*»⁽¹³⁾, tandis que les Maigremut dont Martial, héros-narrateur, porte le nom étaient «*des gens de terre grasse, qui attachent à quelque aisance une*

valeur morale.)⁽¹³⁾ Plus tard dans la Camargue que traverse le Rhône tourbillonnant, et surveillé par beaucoup de présences suspectes Martial de Mègremut se rappelle l'aménité du climat des siens et écrit :

Ce ne sont que jardins bien abrités, enclos adossés aux collines, blottis dans tous les creux, tiédés par le moindre soleil. Les eaux n'y viennent que des sources; et nous les canalisons. [...]. C'est le pays des toitures amènes, sous lesquelles vivent en paix de petites familles agricoles. Les vertus y prennent un charme domestique et la grâce y tempère le devoir. [...]. Là je suis né, là me plaisent les jours, les nuits, et je n'y sais point de saison qui ne m'apporte quelque joie. Les miens y sont faits au bonheur par quelques siècles de travaux sensés et d'ambitions modestes. J'y vois le paradis [...]. pp.38-39.

Dans un sens le climat détermine la nature des gens; en effet «le pays des toitures amènes» rassure la douceur des Malicroix qui s'y racinent dequis longtemps. C'est le climat de leurs ancêtres. Ayant une merveilleuse familiarité avec le climat baigné de lumière souriante, les Maigremut vivaient, vivent et vivront les carrières paisibles et pacifiques. Donc plongé, lui aussi, dans les lectures apaisantes ou bien les méditations innocentes, Martial, à titre d'un des Maigremut —«la tribu la plus douce de la terre»⁽¹⁴⁾—, continuerait à passer le temps «la bouche pleine de bon sens»,⁽¹⁴⁾ les oreilles pleines de voix de sagesse et les yeux pleins de soleil souriant, si un jour une voix fatale ne lui donnait pas le signal de départ.

Toutefois pour qu'un appel devienne fatal, il faut dans son réceptacle le terrain favorable, et ce terrain est ici un autre sang qui se cache en Martial. Rappelons-nous le cas du héros-narrateur du *Mas Théotime*. Tout en étant latent d'ordinaire, le sang de Clodius se réveille d'une manière imprévue en lui pour évoquer sa violence. Ainsi se déchaîne la scène pathétique qui trouble la vie banale de la campagne paisible. De même, ou peut-être sous l'apparence plus évidente, le sang des Malicroix parle quelquefois en Martial Mègremut. Il y a sa confession très importante concernant le sujet qui dominera tout ce roman :

Les miens (mes parents étant morts) c'étaient mes oncles, mes cousins et tout un monde affectueux de tantes, de cousines, qu'un rien attendrissait. Je m'attendrissais avec eux, et je me sentais Mègremut à leur contact, car ils ont la douceur très communicative. Mais, resté seul, je redevenais Malicroix avec une sorte d'ivresse clandestine et une étrange appréhension. Car ce Malicroix inconnu de tous, caché au plus noir de moi-même, me semblait plus vivant que tous les Mègremut qui m'habitaient avec aisance. Il ne se mêlait point à eux et sa réserve à se montrer créait en moi une solitude morale, puissante comme un pays nu, plat, travaillé des eaux et des vents. Et c'était là que je le rencontrais. pp.14-15.

Tout en ayant la conscience obscure de la postérité de Malicroix, Martial tâche de se persuader un pur Mègremut, emmailloté de la douceur féminine des siens, quoique quelquefois comme le joug pas facile à s'en délibrer. Mais cette confession nous annonce que va se rompre l'équilibre des deux sangs. Pour cela il suffirait d'une amorce quelconque. Jusque là, bien que soit ensorcelante l'existence de son grand-oncle Cornélius, ce n'était qu'un mirage sans corps ni âme que créait

une solitude clandestine où Martial se donnait de temps en temps avec une peur teinte de plaisir. Car notre monde réel veut se trouver dans les choses concrètes. Et maintenant à Martial, qui est devenu un récipient convenable à l'arrivée d'une fatalité, vient l'amorce voulue: mort de Cornélius Malicroix. Chose ironique: par la mort Cornélius quitte sa fictivité et prend son existence sans conteste en Martisl Mègremut. Jamais celui-ci ne dira plus: «De mon grand-oncle Malicroix je n'attendais rien.»⁽¹⁵⁾. Par-dessus le marché, un mois plus tard l'arrivée d'une lettre du notaire de Cornélius:

Cornélius de Malicroix laissait un héritage: des terres dans les marécages, quelque bétail, une mesure. Et, nommément, il me faisait son héritier. p.15.

Voilà le signal décisif de départ. Mais de même temps cela signifie le commencement d'une lutte cruelle entre les deux sangs de chez Martial. Jusque-là ces deux sangs, comme nous venons de voir, maintenaient l'équilibre et jouissaient d'une coexistence quoique ce ne soit qu'en apparence.

Ainsi trouvons-nous Martial dans une maison établie au milieu d'un îlot de la Camargue. La Camargue, c'est en effet le climat des Malicroix. Ici il nous faut étudier ce que c'est que la Camargue dans ce roman. Le notaire de Cornélius, maître Dromiols, parle à Martial:

Il faut connaître la Camargue pour savoir comment s'y confondent les objets que l'on voit à ceux que l'on croit voir, surtout quand la pensée, immobile sur elle-même, exerce, au centre de notre âme, cette fascination de l'idée unique, d'où naissent les mirages et les obsessions. p.79.

Et:

Ici le moindre souffle est une voix, l'ombre la plus banale, une présence. Un reflet sur l'eau, un nuage, deviennent aussitôt l'origine d'un mythe ou évoquent quelque légende. Les vieux cultes ne sont qu'assoupis sous cette terre. p.80.

Pays le plus favorable à faire d'un homme rationnel un visionnaire. Il vous fera voir l'invisible, écouter l'inaudible, toucher l'intouchable, bref connaître l'inconnaissable. A chaque contact de votre propre être avec la vie de cette sorte de pays, la marque du pays deviendra plus fatale en vous pour déterminer enfin une façon à vous de voir le monde. Vous porterez d'abord cette marque comme votre physionomie temporelle, mais un jour vous vous trouverez y assimilé; donc elle deviendra ouvertement votre propre signe. Vous ferez d'un vent, d'un nuage, d'un arbre, d'une bête ou bien d'une simple ombre un mythe à travers lequel vous interpréterez le monde et votre être. La vision deviendra une seule matière concrète, une seule réalité possible. Dès lors au centre de votre essence, il règnera une forte volonté de vous jeter dans le travail persistant de la terre du pays. Le génie tellurique alors vous parlera ses mots et s'emparera de votre vie psychique afin de vous faire un de ses éléments. Ce génie, comme une grande puissance créatrice, vous façonnera à sa guise. Conscient ou inconscient vous participerez à l'organisme

du pays et le pays entrera en vous en se faisant à son tour un molécule de votre être. Là, pacte établi entre le pays et vous, pacte quelquefois insidieux mais jamais annulable à moins que vous ne le quittiez pour toujours. Une fois qu'il arrive l'affinité intime entre vous deux, le pays vous offrira quel aspect riche de légendes mystiques! Vous pourrez alors s'y prolonger entièrement. Car ce sera en effet à la recherche de votre propre âme qu'il aura lieu votre voyage intérieur.

Ici écoutons de nouveau Dromiols :

Ici l'on est seul avec soi, seul avec l'étendue, et seul avec les bêtes... p.62.

Mais seul avec les gens qui fréquentent avec une intention quelconque... Situation si propre à descendre au plus profond de soi-même et à reconnaître sa nature authentique. Avec Martial il n'y a plus de «populations amènes»⁽¹⁶⁾ ni de jardins florifères, ni de collines arrondies, ni de ruisseaux babillants. Entouré de présences suspectes il doit à présent-ci faire front au climat austère des Malicroix. Il murmure :

Je suis un Maigremut, un doux, aimant l'étude, les plaisirs discrets et les vrais vivants. Me voici au milieu de morts. p.50

Martial, homme élevé au milieu de l'ambiance riante, il est dans la Camargue où se démène la tempête automnale et tourbillonne le Rhône en crue, —de ce fleuve qui se charge du rôle important dans ce roman, nous allons traiter minutieusement plus tard— et nous le trouvons avoir défait ses valises dans une maison solitaire où a récemment rendu l'âme son grand-oncle de Malicroix⁽¹⁷⁾. Alors en parlant de ce bâtiment, nous pourrions étudier le thème de la maison et de la lignée de la littérature d'Henri Bosco.

Or, cette maison, c'est là l'espace sur lequel se superposaient sans discontinuer beaucoup de vies des Malicroix. Surtout y eurent lieu la plupart de jours de Cornélius. Comme nous avons touché ci-dessus, il y a donc dans ce bâtiment un amas psychique et corporel de la vie de Cornélius à travers laquelle Martial se correspond avec l'existence des ancêtres plus loin. C'est d'abord dans le lit que naît un accord profond qui rend Martial assimilé à ses ancêtres, car s'y passaient beaucoup de vies nocturnes ou agonisantes, surtout la vie et la mort de Cornélius. Par celui-ci, «creusé à longueur de nuit, de son poids humain, et peut-être d'un songe amer»⁽¹⁸⁾, ce lit est le plus favorable médium entre le vivant et le mort, et le sommeil, qui prend dès la première nuit le vivant, est chargé de la lignée lointaine des Malicroix. Sur ce, Martial écrit :

[...] je m'allongeai sur le lit, où le vrai sommeil de mes pères m'enveloppa. p.22.

Et ensuite les paroles qui évoquent un autre sujet cher à Bosco depuis *Hyacinthe* :

J'appelle ce sommeil le sommeil de mes pères, parce que je n'y prends rien dans ma mémoire humaine pour y créer mes songes. Ce qui sort de moi vient d'ailleurs. Et ce sont d'autres souvenirs que ceux de ma vie antérieure dont se forme ma vie antérieure. pp.22–23.

Emmailloté douillettement du «vrai sommeil de [ses] pères», Martial voit s'effacer son propre sommeil aussi bien que son propre être actuel. «(Sa) vie antérieure» et aussi actuelle devient pour ainsi dire fictive et fait place à d'anciennes vies inconnues; il arrive en lui un remplacement entre les deux mondes, c'est-à-dire entre le présent et le passé. L'important est que ce phénomène ait lieu sur la base du psychisme, non pas de la psychologie. Chez Martial ce ne sont pas les jeux innocents d'une simple rêverie, mais disposant tout son être au travail riche en force pénétrante du sommeil, il se connaît vivre, corps et âme, l'existence de ses ancêtres. Alors autrement dit, les morts, eux, recaptent leurs jours une fois perdus par l'intermédiaire de l'être entier de Martial et commencent à revivre bien concrètement en lui. De même que le narrateur⁽¹⁹⁾ d'*Hyacinthe* qui se trouve, par l'incantation de la lampe d'autrui, sur la scène où grouillent les figures étrangères, Martial se voit incarné dans l'existence inconnue des morts. En plus il y a dans son cas la relation —même lointaine— du parentage. Sa substance ne peut pas s'empêcher de subir l'invasion psychique de celle des ancêtres pour y construire une espèce de communauté. Maintenant que s'établit cette communauté, il advient un renversement étrange de la valeur; comme nous venons de montrer, «d'autres souvenirs que ceux de [sa] vie antérieure» se transforment en ses *vrais* souvenirs et l'emportent sur ses jours *réellement* vécus. Ici ne faisons pas faute de nous rappeler les paroles du narrateur du *Jardin d'Hyacinthe* qui éprouve le même phénomène et la même scène qui se déroulent en celui d'*Hyacinthe*. Celui-là écrit:

J'y [=une autre vie] touchais par une mémoire enfantine. Elle n'avait rien de commun avec celle où je conservais mes propres souvenirs d'enfance [...]. Mystérieusement arrêtée dans le temps, cette mémoire n'avait pris qu'une faible étendue au passé, pour y mettre les figures d'une vie brève, et qui, dès lors, avaient gardé cette merveilleuse fraîcheur de paradis. Ainsi je soupçonnais que ce n'était pas moi qui me souvenais de ces choses, mais qu'un être inconnu se servait de moi, cette nuit, pour retrouver ses souvenirs [...]. pp.215–216.

Nous y voyons une personne qui, infiltrée par une vie d'autrui, a des doutes sur l'authenticité de sa propre vie. Elle s'agace en se disant: «Lequel est mon propre être? et si cela n'est pas mon moi, où est mon moi authentique? en tous cas *je ne suis* qu'un instrument opportun afin qu'y vive une autre vie?» Ce phénomène, qui est le leitmotif d'*Un Rameau de la Nuit*, rendra visite dès lors plusieurs fois à Martial en devenant de plus en plus insinuant, surtout depuis qu'il aura mieux connu l'histoire des Malicroix, celle de Cornélius, car le sang des Malicroix parlera alors de plus en plus fort en Martial.

Toutefois ce qu'il ne faut pas négliger sur ce sujet, c'est que pour l'arrivée de ce phénomène il est besoin d'arrière-plans convenables. Dans ce cas ce sont de prime abord la Camargue, climat à la Malicroix, et la maison solitaire «(imprégnée) à longueur d'année par»⁽²⁰⁾ les histoires d'une famille, nous avons déjà dit. Encore s'y ajoute un autre facteur, facteur un peu physiologique. C'est la douce chaleur émanée de la cheminée. Sur ce, Martial écrit:

Ces feux entretiennent en nous la chaleur nécessaire à l'arrivée des songes, et ils ont sur notre mémoire une puissance telle que les vies immémoriales sommeillant au delà des plus vieux souvenirs s'éveillent en nous à leur flamme, et nous révèlent les pays les plus profonds de notre âme secrète. Seuls, ils éclairent, en deçà du temps qui préside à notre existence, les jours antérieurs à nos jours et les pensées inconnaissables [...]. p. 35.

Abrité contre la tempête par les mains puissantes de la maison et embrassé par le bien-être sensuel de la chaleur, on se trouve destiné à la correspondance sérieuse avec les autres présences. Situation parfaite. Y en a-t-il plus favorable pour l'arrivée d'un autre monde? On ne cesse d'y plonger ses regards, ses oreilles et tous ses sens possibles afin de se procurer cet autre monde inconnu, tout en sachant que l'on se risque par cela à être en butte à la pénétration insinueuse de ce monde-là. En respirant la douce chaleur et à contemplant la demi-clarté —l'une et l'autre, elles sont si riches en fonction évocatrice— on commence d'abord à vivre entre les deux mondes, s'expose ensuite au foyer de leur communication secrète et se fait enfin l'objet propice à l'incantation de la maison. Le paysage auquel on croit assister se dérobe, se fond et se reforme en changeant clandestinement sa nature. Cela veut dire que soi-même l'on est déjà devenu un élément de l'autre monde. Et dans ce monde-là toutes les présences —soit êtres, soit choses— prennent un aspect primitif et respirent leur propre substance lointaine; donc tout y consiste à s'adapter à une inclination instinctive à retourner en état chaotique où il n'y a aucune hiérarchie entre le présent et le passé, les vivants et les morts, les êtres et les choses... On y écoute parler une table ses propres paroles⁽²¹⁾ et voit un bruit ou un silence prendre son corps concret... Pourtant pour entrer dans ce monde-là, on doit toujours être lucide même en sommeil, être conscient même en rêve. Alors on devient «le rêveur de rêverie»⁽²²⁾ qui «peut, au centre de son moi rêveur, formuler un cogito»⁽²²⁾. Comme de juste *le rêveur de rêverie* n'est autre qu'un visionnaire qui habite avec une conscience lucide dans une nouvelle réalité inébranlable. Et il y a le feu; comme Gaston Bachelard dit, «on rêve devant son feu et l'imagination découvre que le feu est le moteur d'un monde.»⁽²³⁾ Ainsi peut-on participer par l'intermède du feu à une activité cosmique de l'imagination. Mais en accompagnant sa douce chaleur, le feu de la cheminée, feu apprivoisé pour ainsi dire, il ouvre quelquefois les bras de l'accueil. Se communiquant avec la maison bienveillante, il renforce la fonction de l'accueil et vous amène à vivre d'une rêverie consciente. Par-dessus le marché les feux que regarde Martial ont beaucoup de soins des ancêtres; ils étaient apprivoisés par les mains assidues des Malicroix, et Martial est maintenant leur relayeur. D'ici il ne cessera de soigner ces feux, aussi même pour devenir un Malicroix. Ainsi en se sentant «à l'abri, pendant que [soufflait] la tempête, sous [la] couverture de laine»⁽²⁵⁾, il a passé sa première nuit de chez Malicroix. A l'éveil, bercé par une odeur de la nourriture, «odeur de vie domestique»⁽²⁴⁾, il se dit: «Pour la première fois où je m'y éveillais, j'étais chez moi»⁽²⁵⁾. Déclaration arrogante, c'est vrai, mais ce sont au moins ses premiers pas vers la conquête de cette maison.

Or, quelle nature a cette maison? Et quel aspect montre en général la maison

du monde bosquien? Comme nous avons étudié ci-dessus, une maison vit dans la communication intime avec les habitants. D'où naît la physionomie de chaque maison. Donc on peut dire avec le narrateur d'*Hyacinthe* que «(les) maisons mortes n'ont jamais cet aspect de repos et d'attente, de méfiance et de soumission»⁽²⁶⁾. Remarquons l'expression: *aspect de méfiance*. Cela veut dire qu'une maison jouit d'une volonté de ne pas se donner à l'étranger, qui s'y sent fatalement intrus. Devant le refus de la maison, il doit reconnaître à nouveau un grand amas des histoires de la famille étrangère à lui; il ne peut faire autrement que de s'en aller, en se disant peut-être: «A chaque maison, chaque aspect.» Cependant une fois qu'une maison ouvre les bras à un homme, elle déroulera autour de lui la faculté assimilatrice. Peu à peu il se sentira initié au génie de cette maison.

Alors comme nous avons parlé un peu minutieusement plus haut, dans l'espace bosquien il y a le grouillement sournois de pas mal de présences qui traînent autour d'elles une ombre de l'autre monde. Au cas où ces présences seraient humaines, elles se présentent le plus souvent sous la forme de serviteur, de berger ou bien de braconnier. Douées d'un art d'apparaître et disparaître comme par enchantement, elles se plongent souvent dans une taciturnité où coexistent sagesse et arrière-pensée. Elles montrent rarement le mouvement de leur sentiment de même que leur existence corporelle. En se communiquant secrètement avec la vie des choses organiques ou inorganiques, elles jouissent d'une connaissance du cosmos malgré leur ignorance, connaissance profonde mais teinte quelquefois d'une sorte de sournoiseté. Possédant en elles les images de terre, d'eau, de feu ou de ciel du monde primitif, elles respirent au milieu du bouillonnement cosmologique, échappé aux sens vulgaires. D'où vient leur perspicacité surnaturelle et diabolique; nous avons un exemple dans le dialogue entre Martial et Balandran qui a lieu sous le gros temps. Celui-ci prononce:

— M. Dromiols va arriver.

— Par ce temps?

— Par ce temps. Il en a vu d'autres avec M. Cornélius.

— Mais je n'ai pas reçu. Qui vous l'a annoncé? [...]

— Je le sens venir [...]. M. Dromiols n'avertit pas. p.52.

Voilà un type qui vit des signes du monde primitif. Elles connaissent (et quelquefois y participent) le fond de l'affaire, dans le tourbillon de laquelle le héros-narrateur va s'engager sans qu'il s'en doute. Néanmoins elles font semblant de ne voir rien; c'est un aspect de leur sagesse. De là on pourrait dire que la plupart d'entre elles sont la créature du monde *nocturne*. Rampant sous l'ombre épaisse du monde, elles possèdent, comme un attribut fatal, la faculté de s'y assimiler. Nourries de l'esprit des dieux de ténèbres cimmériennes, elles doivent vivre dans la conscience *nocturne* même en plein jour. Les yeux baignés d'une réminiscence de la nuit primordiale, elles en tirent des renseignements nécessaires à pénétrer dans le secret des phénomènes banals. Car pour elles, *Nuit*, c'est l'espace favori où même les objets familiers, livrés du rôle assujéti à la vie humaine, reprennent une vie

non-quotidienne et présentent une image inhérente à leur état fondamental. Même s'ils ne déploient pas moins la fonction journalière, ils y jouissent de l'existence fière qui n'est rien d'autre que la scène sur laquelle de temps immémorial se déroulait toute la nature. De ce point de vue, le narrateur du *Jardin d'Hyacinthe* écrit :

Dès qu'on regardait un objet, il paraissait vous faire un signe. Sa position prenait un sens ; on en déchiffrait mal la signification mais on le devinait orienté. Il l'était, comme tous les autres, sur cette âme attendue. pp.85-86.

Ame attendue par qui ? C'est par la servante Sidonie, une personne qui vit en état de communication intime avec toutes les choses en ayant une modeste sagesse souriante. A ses yeux les objets respirent hors du joug de la vie quotidienne, c'est pourquoi elle ne les dispose pas « en vue de ses commodités »⁽²⁷⁾, « mais plutôt suivant leur noblesse »⁽²⁷⁾. Alors chaque objet se range suivant la hiérarchie établie par le cœur de Sidonie. Par exemple « la carafe de cristal dans laquelle l'on verse le vin est, sans aucun doute, plus noble que la casserole de feu où l'on fait cuire les carottes »⁽²⁷⁾. Un moindre bout de pain, une simple table, eux aussi deviennent les êtres de l'âme au cours du travail moral et corporel de la vieille Sidonie. Un jour nous étudierons cette personne charmante qui lumine modestement le monde bosquien. Mais ce qu'il faut remarquer ici, c'est que ce personnage est différent de presque tous les autres sur un certain point très important. En Sidonie nous ne reconnaissons aucune ombre sinistre qui est inhérente aux autres ; elle coexiste avec les anges, non pas les dieux de mauvaise volonté. « ([C'est] bien au paradis qu'elle [vit], corps et âme »⁽²⁸⁾. En un mot elle représente la lumière sereine dans le monde ambivalent d'Henri Bosco, comme le font Tante Maritine⁽²⁹⁾ et les Alibert du *Mas Théotime*.

D'ailleurs une fois arrivé à la maison en question avec un vieux guide taciturne, Martial a affaire, bon gré mal gré, à ces présences lugubres. D'abord il y a ce guide. Voyons son portrait :

— Vous voilà chez vous, dit le vieux.

Et il prit congé sans plus de façon. Je voulais l'appeler, le retenir.

Il n'était plus là. p.19.

Ensuite une servante qui se renferme dans l'invisibilité tout en s'acquittant parfaitement de son service journalier. C'est une autre Marie-Claire du *Sanglier* ou bien une autre Mélanie Duterroy d'*Hyacinthe*. Taciturnité riche en paroles secrètes qui s'adressent peut-être au génie de leur propre monde et ponctualité démesurée dans leur service quotidien, voilà leur caractéristique, par laquelle l'espace où se trouve par un certain hasard le héros-narrateur se change en champ magnétique. Lui, envoûté, y cherche en vain l'explication nécessaire à s'en délibérer pour retrouver l'état cher de sa quotidienneté. De plus incitée de ces présences humaines, la maison se fait le cœur le plus convenable aux cheminements suspects des autres présences, présences non-humaines. Tous les objets —table, chaise, lit, cheminée, lampe (objet

familier au lecteur de Bosco!) et aussi plafond, mur etc. —y reprennent leur voix, leur mine, leur pensée, leur volonté souterraine... Ainsi deviennent-ils objets psychiques en jouissant d'une spiritualité. Au surplus il y a une autre sorte d'*objets*, objets pour ainsi dire abstraits. Bruit, silence⁽³⁰⁾, ombre, lumière ou bien presque tous les phénomènes physiologiques et psychologiques de l'humanité, par exemple sommeil, rêve, crainte, plaisir, pressentiment etc. On voit qu'eux, ils jouissent d'une matérialité ou plutôt d'une solidité. Feuilletons au hasard quelques pages de Bosco :

J'avais l'impression qu'un acte, un acte inachevé, restait là quelque part et vivait encore.

Hyacinthe p.44.

Si j'allais à tâtons, ce n'était que l'air où je tâtonnais, l'air et ce corps fluides de l'ombre qui devient sensible à des mains nerveuses quand celles-ci, faites depuis longtemps aux secrets de la nuit, en suivent magnétiquement les formes invisibles.

Mon Compagnon de Songes (1967) pp.133–134.

(J)'appréhendais le sommeil, celui qui m'attendait, celui qui chaque nuit errait dans la cellule avant de descendre sur moi.

Le Récif p.171.

Ces phénomènes, il y en a tant d'exemples que nous n'avons que l'embarras du choix. En tout cas nous pouvons y voir qu'*acte, air, sommeil*, ils se matérialisent pour se procurer enfin une sorte de personnalité. Ils cueillent les pulpes plastiques sur le plan du cosmos chaotique et modèlent chacun la conformation favorite. Ils se rangent au niveau des objets et deviennent les corps concrets. De même temps riches en fonction d'enveloppement et de pénétration, ils règnent avec les autres présences sur la sphère bosquienne où il a lieu sans discontinuer des correspondances si compliquées. On pourrait donc évoquer le cosmos baudelairien sans se risquer à tomber dans le ridicule.

En effet c'est au milieu de cette sorte de sphère que se trouve maintenant Martial de Mégremut. D'abord il se sent surveillé d'une façon persistante mais innommable. Il monologue :

Etais-je seul!... Et cependant l'étais-je?... Bien que l'ombre ne rendit pas un son humain et que, hors le vent tout ne fût que silence dans la maison inhabitée, je pressentais, j'appréhendais, je redoutais une invisible surveillance, comme si cette pièce nue, dont je voyais le moindre coin, eût dissimulé un esprit taciturne, à l'écoute. p.21.

De même que tous les autres héros ou narrateurs de Bosco, s'exposer bon gré mal gré sous la surveillance de quelqu'un et de quelque chose —cela revient au même comme nous venons de montrer —qui s'entourent le plus souvent de desseins indéchiffrables et de démarches mystérieuses, ce sera, dès qu'il entre dans le monde des Malicroix, la vie quotidienne de Martial. En plus bientôt s'y ajoutera Bréquillet, un chien sinistre comme Raqui d'*Hyacinthe*, «chargé d'une arrière-pensée» et «venu pour [le] surveiller»⁽³¹⁾. Circonstance extraordinairement tendue où n'importe quel homme lucide et raisonnable se trouverait forcé à s'abandonner à l'impétuosité et

à l'absurdité. Pourtant il faut à Martial s'y faire coûte que coûte, car c'est là le terrain des Malicroix dont une goutte de sang coule en lui.

Alors parmi les présences entourant Martial, les trois personnages se découpent en s'acquittant du rôle important; ce sont Balandran, Oncle Rat et Anne-Madelaine. Nous pouvons reconnaître chez eux le type idéal de présences humaines de Bosco. Ces présences apparaissent souvent sous la forme de comparses dont le rôle n'est pas cependant moins considérable que celui d'autres. Toutefois ces trois ne sont pas les comparses, bien plus ils participent profondément au mouvement de tout le roman et exercent une grande influence sur la vie du héros-narrateur.

D'eux nous commençons par étudier l'être de Balandran dont le portrait nous avons déjà entrevu plus haut. Sur lui Martial écrit :

Il est des êtres singuliers dont le passage vous inspire un sentiment plus vaste ou plus profond d'isolement, après qu'ils vous ont laissé seul. Plus eux-mêmes sont solitaires, plus leur présence vous emplit, plus leur absence vous laisse de vide. Peut-être vous accordent-ils, eux qui sont faits pour le désert, aux lois secrètes de la solitude.

Je sentis bien que Balandran m'avait laissé plus seul que je n'étais avant sa rapide visite. p. 32.

Voilà un homme représentant le monde où Marial doit vivre d'ici. Balandran; «(fait) pour le désert», est en effet un fils né pour la terre de la Camargue, terre des Malicroix. Son apparition est donc pour Martial un signal de commencement d'une toute autre existence. Au lieu des personnes franches, riantes, babillardes, larmoyantes, bref sujettes à s'épancher, il a affaire à celles qui se munissent d'une volonté flegmatique de ne pas se laisser facilement pénétrer par un étranger innocent. Ainsi Balandran se présente-t-il devant lui à titre d'un symbole du climat de la Camargue et aussi d'une représentante des présences humaines du monde primitif de Bosco. Nous pouvons reconnaître en lui presque tous les attributs nécessaires à l'humanité primitive, c'est-à-dire bosquienne: taciturnité, invisibilité, impeccabilité de ses services journaliers, sensibilité toujours ouverte au dehors. Camarguen, il s'assimile si parfaitement à son pays, pays de la pluie, du vent, du silence et de l'ombre, qu'il s'incarne dans tous les éléments terrestres et aquatiques de ce climat. Selon ladite description de Martial, il se présente comme un génie de la solitude et de l'isolement. En d'autres mots il initie Martial en se servant de son propre être à ce que c'est que la vie de celui-ci, laquelle commence à se dérouler sur cette terre sauvage. C'est le début des leçons de chaque jour dans lesquelles Balandran montrera patience et connaissance hors de pair pour conduire Martial à la voie qui débouchera enfin sur le sang pur des Malicroix. Car, fidèle serviteur ou de plus «homme-lige»⁽³²⁾ du défunt Cornélius, Balandran fera de son mieux dans ce but en croyant, paraît-il, que c'est l'unique devoir de l'hommage-lige envers son ancien maître. Pourtant il ne trahira pas facilement son intention secrète à Martial et non plus au lecteur. L'écrivain le met, de même que beaucoup de bergers-serviteurs, sous une taciturnité imprégnée d'arrière-pensée suspecte. Parce qu'il faut à Balandran vérifier si Martial peut devenir digne du nom Malicroix, c'est-à-dire devenir son nouveau maître.

D'ici nous allons examiner le portrait de Balandran; par cela nous pourrions connaître bien la caractéristique des bergers-serviteurs du monde bosquien.

Balandran, seulement par sa présence, annonce à Martial la nature de la terre où l'ont amené les mains invisibles d'une destinée de la parenté lointaine. Celui-ci se persuade sans aucune possibilité de se tromper qu'il se met «en des lieux étrangers à [sa] nature»⁽³³⁾ et qu'il est, lui, sur le point de se lancer dans une nouvelle vie énigmatique.

D'ailleurs nous connaissons dans d'autres œuvres romanesques de Bosco pas mal de gens qui possèdent une faculté sinistre de se taire, de se cacher ou bien d'apparaître et disparaître à petits bruits. Quelquefois à cause de cette faculté parfaite, cela va à tel point que nous avons affaire aux êtres incorporels ou à quelques phénomènes fantasmagoriques. C'est pourquoi le narrateur du *Sanglier*, devant le braconnier Firmin, murmure :

Quand on parlait avec Firmin, on avait l'impression de s'adresser moins à un homme qu' à une arrière-pensée. p.10.

De même, du serviteur d'un auberge Oscar, le narrateur de *L'Antiquaire* parle:

Discret comme une ombre et subtil comme s'il eût été son propre fantôme. p.182.

Nous avons déjà vu chez le guide anonyme de Martial cette faculté presque surhumaine. Alors en ce qui la concerne, Balandran ne le cède à personne. Sous les yeux de Martial il «s'en [va] comme il [est] venu, par merveilleuse désincarnation. S'étant formé d'abord près du feu par miracle, il s'y [dissout] tout à coup.»⁽³⁴⁾ Comme Balandran ces gens-là prononcent peu de mots et font semblant de ne rien voir et de ne rien entendre, cependant qu'ils connaissent à fond tout ce qui se passe autour d'eux. Ils ne se lancent guère dans la confiance naïve; le franc-parler n'est point de leur compétence. Bien plus ils prennent cela pour un acte sacrilège qui serait capable de provoquer des événements lourds de menaces. Se taire, se cacher, d'instinct cela devient leur sagesse, et par laquelle ils s'acquittent du rôle de médium entre l'humanité et la divinité. Leur antenne, de même que celle du berger Arnaviel de *Sabinus* dont nous avons un peu touché le portrait, ne cesse jamais de fonctionner. Et Balandran, Camarguen jusqu'au bout des ongles, —incarné de la sagesse sauvage et aiguë et devenu un des molécules de la terre-eau de son pays— s'y terre instinctivement, mais en déliant ses cinq sens (y compris peut-être son sixième sens) nuit et jour, aussi bien en été comme en hiver. La Camargue, en été, étouffante et replongée avec le feuillage serré, ou cassante et démontrée avec l'étendue sèche, et en hiver, déserte et exposée avec le ciel dévoilé, ou pesante et refermée avec des couches de neige, elle envoie une variété de signes à Balandran et organise sa vie externe et interne pour le rendre parfaitement favorable à cette terre. Imprégné ainsi jusqu' à la moelle d'eaux et de boues de la Camargue, cette fois-ci c'est Balandran qui observe d'un air latent si l'étranger Martial peut se transfigurer moralement comme corporellement en un des éléments camarguens.

«[Attentif] à [ses] yeux, à [ses] pieds, à [ses] mains, à [sa] stature, avec impassibilité, mais l'œil brillant»⁽³⁴⁾ celui-là continue à se renfermer dans la surveillance des faits et gestes de Martial jusqu' au jour où arrive à Martial un événement étrange par lequel celui-ci fait un pas remarquable vers sa transfiguration. (De cet événement nous parlerons minutieusement plus tard dans cet essai.) Nous pouvons alors reconnaître dans cette impassibilité naître une nuance à peine perceptible. Sur ce, Martial écrit :

A dater de ce jour ma vie changea [...]. Balandran, certes, resta Balandran: ponctuel, actif, taciturne. Mais s'il ne parle guère plus, il laissa voir quelque chose de son âme, et son activité dans l'île ne me fut plus inaccessible. p.172.

Ce que signifie cette phrase est très important. Mémorable jour où naît enfin un pacte tacite, mais pacte sacré. Martial déclare: «Maintenant, Balandran, je connais l'île»⁽³⁵⁾. Et à cette annonce fière répond le Camarguen: «Monsieur Martial, elle est à vous»⁽³⁵⁾. Cela veut dire qu'aux yeux perspicaces de Balandran l'étranger n'est plus étranger, mais *demi-maitre* qui a commencé à marcher sur le chemin de la conquête. Car Cornélius«entiché de son sang, [lui] a laissé ses biens matériels: l'île, cette maison, ses terres, son troupeau, et, peut-être, son homme-lige, Balandran.»⁽³²⁾ Celui-ci tient donc une part considérable dans le legs de Cornélius. C'est pourquoi connaître l'île, cela revient, peut-on dire, à connaître l'être de Balandran. Avec Martial nous pourrions nous persuader que depuis ce jour l'ombre sinistre que traîne cet homme comme le font les autres présences humaines de Bosco et qui tracassait Martial par leur étrangeté fantomatique au moins pour un simple homme d'*ici-bas*, cette ombre change de caractère et commence à posséder une autre signification; pour Martial elle fonctionnera comme protectrice au milieu du remous des intrigues compromettantes, au centre duquel il y a un homme muni d'une volonté inébranlable : Dromiols.

(à suivre)

Notes

Tous les textes dont nous nous servons dans cet essai, ce sont ceux de *Coll. Blanche* des Editions Gallimard.

(1) *Un Oubli moins profond* p.311.

(2) La maison qui s'établit dans le monde de Bosco est le plus souvent solitaire et isolée. Les héros ou les narrateurs y sont conduits par les mains d'un sort qui a cependant l'apparence d'un hasard.

Quant à l'aspect cosmologique de la maison, nous pouvons lire aussi dans *L'Antiquaire* :

La nuit est l'âme de cette maison. Y rester c'est en accepter la nature, qui est de contenir plus d'ombre que n'en contiennent d'habitude les demeures des hommes. Et cette ombre n'est pas absence de lumière. C'est positivement de l'ombre, de l'ombre issue naturellement d'une autre ombre, de cette ombre-mère qui flotte quelque part dans l'univers, origine de toutes les ombres du ciel et de la terre, du ciel, qui, au delà de l'air bleu qu'on respire, n'est qu'immensité noire, et de la terre dont le cœur est enfoui au sein des plus lourdes ténèbres. pp.281-282.

Ici on pourrait voir que l'écrivain considère la maison comme une fille de la terre et du ciel.

(3) cf.

[...] on peut opposer la rationalité du toit à l'irrationalité de la cave. Le toit [...] met à couvert l'homme qui craint la pluie et le soleil. Les géographes ne cessent de rappeler que dans chaque pays, la pente du toit est un des signes les plus sûrs du climat. [...] Le rêveur lui-même rêve rationnellement; pour lui le toit aigu tranche les nuées. Vers le toit toutes les pensées sont claires. [...].

La cave, on lui trouvera sans doute des utilités. On la rationalisera en énumérant ses commodités. Mais elle est d'abord l'*être obscur* de la maison, l'être qui participe aux puissances souterraines. En y rêvant, on s'accorde à l'irrationalité des profondeurs.

Gaston Bachelard: *La Poétique de l'espace*.

(Presses Universitaires de France) p. 35.

Dans *L'Antiquaire* on verra se développer ce thème d'une façon presque infernale.

(4) cf.

Les quelques pages qu'on va lire n'ont pas été rédigées par Baroudiel, mais par moi, son ami François Mejean.

p. 369

Cette double structure, on verra dans *Le Récif* et *Une Ombre*.

(5) Le rôle que Bosco distribue aux narrateurs se classe en trois catégories: héros (*Le Mas Théotime*, *Malicroix*, *L'Épervier* etc.), entremetteur (*Les Balesta*, *Sabinus* etc.) et mi-héros mi-entremetteur (*Hyacinthe*, *Le Jardin d'Hyacinthe* etc.).

(6) *Sabinus*. p.195.

(7) Voir *Note* (2).

(8) Les recherches de ce thème voudraient beaucoup de pages. Mais l'important est que chez Bosco le silence ne soit pas l'état paisible et calme, ni le vide mort où règne le rien. Bien au contraire dans le silence il y a une variété de bruits, d'ondulations, de signes, de pressentiments... Bref le silence est plein de voix dont seuls les primitifs peuvent saisir les significations. Nous l'étudierons dans cet essai à travers les images de Balandran et d'Oncle-Rat. D'ailleurs nous pouvons voir la figure de l'enfant Bosco prêter toute sa sensibilité au silence qui règne dans la campagne provençale. (Voir p.50 d'*Un Oubli moins profond*).

(9) *Un Rameau de la Nuit*. p.34.

(10) Voir *Sabinus* et *L'Épervier* dans lesquels le *don* dominera toute la postérité des Balesta.

(11) cf.

Il y a en moi un fond d'ombre et peut-être même de sauvagerie. Je suis irascible, violent, mais, enfant, ces traits durs étaient enfouis sous une timidité excessive. [...]. Les coups, je pouvais les rendre et les rendre furieusement. Des coups de timide, les plus redoutables.

Le Jardin des Trinitaires. p.116.

Dans cet autoportrait de l'enfant Bosco, ne peut-on pas lire l'embryon ou bien l'archétype de son monde littéraire qui se caractérise par l'ambivalence?

(12) *Le Mas Théotime*. p.26.

(13) *Malicroix*. p.13.

(14) *ibid.* p.128.

(15) *ibid.* p.13.

(16) *ibid.* p.60.

(17) Dans son testament, Cornélius explique la parenté entre lui et Martial:

[...] *Martial de Mégremut, mon arrière-petit-neveu, fils de Clémence de Brochols, fille elle-même*

de ma sœur Héloïse de Malicroix, épouse de Jean de Brochols [...].

(souligné dans le texte) ibid. p.70.

(18) ibid. p.21.

(19) Quant au rôle des narrateurs des romans de Bosco, voir *Note* (5).

Or nous toucherons un peu au portrait général des narrateurs. Eux, intellectuels, rationnels, mais inclinants à la solitude quoiqu'ils ne soient pas misanthropes. Intellectuels, ils sont bien au courant de l'humanisme gréco-latin comme l'était l'écrivain même. (Voir par exemple le portrait de Frédéric Meyrel d'*Un Rameau de la Nuit*.) Et comme notre Martial et Pascal Dérivat du *Mas Théotime*, ils sont amateurs de la botanique et ont confiance en efficacité médicale de la tisane. Rationnels, ils se refusent une fois à s'abandonner à l'absurde et au surnaturel, mais conduits par des circonstances nécessaires ils se laissent glisser petit à petit dans le champ où grouillent l'absurde et le surnaturel. Toutefois à vrai dire en eux il y a du tempérament latent pour l'absurdité. Le narrateur de *L'Antiquaire* écrit :

Mon état naturel de lucidité froide, où rien d'insolite ne naissait jamais, me parut pauvre. J'avais gardé le goût de l'absurde, de l'irréel.

p. 189.

C'est pourquoi nous ne pouvons pas croire littéralement la confession du héros-narrateur d'*Un Rameau de la Nuit* devant une personne qui se munit d'une arrière-pensée et d'un dessein équivoque : «Par caractère, je n'aime pas trop ce genre de pensées, ces manœuvres un peu surnoises... Tout ce qui est incertain ou fuyant m'inquiète.» (p.115.)

(20) *Malicroix* p.34.

(21) Nous voyons dans *Le Jardin d'Hyacinthe* la servante Sidonie essayer la table avec une sorte de croyance et par cet acte fidèle cette table obtenir une spiritualité :

Les vieux doits chargés de vertus, la paume généreuse, tiraient du bloc massif et des fibres inanimées les puissances latentes de la vie C'était la création d'un être, l'œuvre même de la foi, devant mes yeux émerveillés.

p. 192.

(22) Bachelard : *La Poétique de la rêverie*. p.129.

(23) ibid. p.151.

(24) *Malicroix* p.23.

(25) ibid. p.24.

(26) *Hyacinthe* p.10.

(27) *Le Jardin d'Hyacinthe* p.82.

(28) ibid. p.131.

(29) Dans *Un Oubli moins profond* Bosco écrit :

J'ai beaucoup parlé ailleurs de Tante Martine. [...].

En effet elle n'était pas une tante, mais une cousine lointaine qui s'était élevée au rang de tante, parce qu'elle avait dans le sang une vraie nature de tante. [...].

Elle était née tante et prédestinée.

p.229.

De fait Bosco a «beaucoup parlé» d'elle, tantôt dans les œuvres romanesques (*L'Enfant et la Rivière*, *Le Renard dans l'Ile*, *Barboche*, *Bargabot*) tantôt dans les demi-autobiographiques (*Mon Compagnon des Songes*, *Tante Martine*), tantôt les autobiographiques (trois Souvenirs : *Un Oubli moins profond*, *Le Chemin de Monclar*, *Le Jardin des Trinitaires*). Nous pourrions voir dans la figure de Sidonie, servante du *Jardin d'Hyacinthe*, le reflet de cette vieille femme. Somme toute il règne chez ces deux vieilles une sagesse modeste et sobre ; cela revient à dire que ces

deux respirent dans la partie *solaire* de l'espace ambivalent de Bosco.

- (30) Voir *Note* (5).
- (31) *Hyacinthe*. p. 31.
- (32) *Malicroix*. p. 50.
- (33) *ibid.* p. 32.
- (34) *ibid.* p. 30.
- (35) *ibid.* p. 166.